

## André Neher, *L'essence du prophétisme*, 1955

[compte-rendu] de [Nédoncelle Maurice](#)

*André Neher, L'essence du prophétisme. Paris, Presses universitaires de France, 1955, 14,5 x 19,5, 360 p.*

Ce livre est à la fois une histoire et une philosophie du prophétisme. Je ne peux le juger que du second point de vue, en tant qu'il introduit à une « catégorie de la révélation » (p. 1). Mon incompetence, mon ignorance devant l'Orient ancien et ses langues a toutefois un avantage": j'ai beaucoup appris, et je ne serai probablement pas le seul, en me laissant guider par l'auteur dans la série des prophétismes non-bibliques. Des souvenirs confus qui n'émergeaient plus de mes lectures antérieures se sont réveillés et groupés ; de grandes lignes ont soudain jailli de la comparaison. C'est l'Égypte, avec ses prédiseurs dynastiques, si différents de vulgaires magiciens ; c'est la Mésopotamie, où la divination est organisée, institutionnelle, liée parfois à des idées d'élection et d'alliance (1). Pace à ces courants, l'Asie mineure nous apporte des extatiques et des possédés : Ras-Shamra rend à cet égard un son tout autre que les archives de Mari. L'Iran, du moins avec Zoroastre, correspond à une réaction anti-cultuelle et inaugure sans doute dans le prophétisme un genre eschatologique et apocalyptique. Mais n'oublions pas qu'il y eut aussi un prophétisme grec, très éloigné de la philosophie et rejeté par elle jusqu'à l'aurore du néoplatonisme. M. Néher" fait remarquer que les Septante ont évité le terme grec mantis pour lui substituer celui de prophètes, moins net ou moins compromis par le paganisme. Il a aussi d'intéressantes précisions sur les chresmologues populaires.

En dégageant les types sous-jacents à cette histoire, nous approchons parfois du prophétisme biblique, mais n'y entrons pas. Le prophétisme dynastique, par exemple, assure en Égypte une fonction qui suppose la divinité du roi et non, comme en Israël, la royauté de Dieu. Quant au courant de revendication sociale dans le monde antique, il ne procède jamais d'une impulsion religieuse comme dans l'Ancien Testament et l'auteur ne craint pas d'écrire que « la justice a été partout dans l'Antiquité, une conquête de l'esprit laïc, de la raison » (p. 50), ce qui n'est peut-être pas tout à fait équitable pour Hésiode ou pour Eschyle.

On voit avec quelle vigueur M. Néher revendique la transcendance d'Israël et de son message. En outre, il dissocie non moins fortement la fonction prophétique et la fonction mystique ; car, dit-il, la religion dont faisait partie le prophétisme hébreu ignorait les mystères. Mais, puisque le mot de mystère est pris en un sens large qui inclut, par exemple, la Croix chrétienne, je me demande tout de même si l'Ancien Testament ne rattache pas le salut à « la médiation d'un mystère », du seul fait qu'il prône l'alliance dont M. Néher parle si souvent et si bien. Car cette alliance résume toute une doctrine de salut ; elle explique la création, elle implique une révélation, elle annonce un accomplissement du monde. M. Néher retire en outre au prophétisme biblique sa polarité chrétienne ou plus généralement encore, si je le comprends bien, toute attente d'un Messie individuel (p. 56) et même toute apocalypse, celle-ci nous ramenant à un temps cyclique qui n'est pas biblique (p. 246). L'auteur élimine ainsi de ses perspectives non seulement la littérature extra-canonique, mais, dans la littérature canonique, pas mal de textes magnifiques et gênants. Parlons franc : il est inévitable que pour un chrétien cet ouvrage consacré au prophétisme semble vidé de sa substance la plus précieuse. L'exégèse d'un juif fervent, si respectueuse qu'elle soit du fait chrétien, ne peut à cet égard que nous paraître tronquée ou désaimantée. Les commentaires chrétiens ne peuvent à leur tour que donner à un lecteur juif une surprise analogue. Nous sommes à une ligne de partage.

Mais je plaindrais le chrétien qui ne retirerait de cette lecture qu'une impression mélancolique. Il n'y trouvera pas notre sanctuaire. Mais quelle nef admirable ! Et que de chapelles latérales d'une architecture robuste et exquise. Bien des notions fondamentales de l'Ancien Testament sont l'objet

de chapitres ou de paragraphes excellents : ainsi la création, le déluge et bien d'autres . . . Dans cette abondance, on ne sait que choisir sans être injuste. Loin d'opposer, comme Mowinckel, la « parole » de Dieu à « l'esprit » possesseur et de placer au vme siècle une sorte de mutation dans l'idée de révélation, M. Néher met entre la *rttah* et le *davar* une affinité essentielle et n'aperçoit pas de rupture dans le témoignage qui va d'Abraham à Ezéchiel (p. 107). C'est toutefois la révélation-parole qui entraîne le dialogue, qui donne à Israël une histoire et qui nous offre pour ainsi dire un temps de Dieu, une vie véridique d'un Dieu qui se tourne vers l'homme (p. 97) un anthropotropisme divin comme dit Heschel, auquel M. Néher rattache explicitement ses propres vues.

Dans la troisième partie de son livre, l'auteur déploie sa thèse en tous sens, ce qui nous vaut de remarquables miniatures sur chaque prophète, et aussi une analyse fouillée du symbolisme conjugal appliqué à l'alliance, puis une psychologie des états d'âme prophétiques. Arraché à tout ce qui lui est humainement cher, le prophète n'est pourtant ni ravi en Dieu (il s'agit moins d'aimer en Dieu que d'aimer avec Dieu), ni détourné de sa race : par vocation, c'est l'homme qui transmet ; et sa destinée est intimement liée à celle du peuple élu, pour servir l'humanité entière selon la Providence agissante de Dieu. De même qu'il ne se confond pas avec le mystique, le prophète ne supplante pas le prêtre : au reste, « les prêtres ne sont pas attaqués par les prophètes parce qu'ils sont prêtres, mais parce qu'ils ne le sont plus » (p. 295). Notons, en passant, que l'ouvrage propose une description plausible de l'origine et du statut des lévites.

L'existence prophétique passe par l'échec ; et la fonction même de ces grands hommes qui furent souvent de grands saints semble interrompue depuis longtemps en Israël. Aussi l'ouvrage de M. Néher nous laisse-t-il devant un mystère. Il s'achève sur une pensée interrogative. Ne rejoint-elle pas à certains égards le message des prophètes eux-mêmes ? Et bien que cet ouvrage soit complet en son genre, ne pourrait-on pas y ajouter une étude de cette interrogation ? L'ironie des prophètes, leur « humour » sur fond sérieux, aide parfois à comprendre leur vocation paradoxale et peut-être à adoucir leur visage tragique. L'auteur ne se dissimule pas ce qu'est leur tragédie : celle, par exemple, de Saül (p. 319), que Newman a commentée, est plus troublante que le sacrifice d'Isaac, sur lequel Kierkegaard me semble avoir fait un génial contresens. Avec M. Néher, sans doute convient-il de se taire quand « Dieu prend le prophète et l'emmène sur cette route secrète qui éloigne ». Mais Dieu ne se cache en se révélant que pour nous élever davantage.

Histoire et philosophie, disions-nous au début de cette recension. Nous comprenons maintenant pourquoi elles sont associées. L'histoire à laquelle on nous rend attentif n'est pas une évolution désordonnée, mais un rythme amassé, continu, une concentration spirituelle offerte au monde par la grâce divine et qui rend la destinée intelligible. Le peuple élu a fait évoluer les éléments étrangers à sa substance, mais ce n'est pas sa substance qui a évolué. Au mythe, il a substitué l'histoire sainte et c'est pourquoi la pensée religieuse de la Bible n'est pas à démythiser : elle est seule à représenter dans toute l'Antiquité un temps historique qui soit le contraire même du temps mythique (p. 129). Disons enfin que si le chrétien ne peut demander à ce livre l'annonce du Christ historique, il y trouve moins difficilement, bien que ce soit indirectement, l'attente d'une Église, ou, si l'on préfère, d'un Christ mystique. M. Nédoncelle.

(1) En revanche, je reste rêveur devant l'hypothèse de Francfort (acceptée p. 60) selon laquelle l'angoisse est exceptionnelle en Égypte et inévitable en Mésopotamie par suite des caractères géographiques de ces pays.